

SORTIE FONTAINE PATRIMOINE du 8 juin 2026 : PLUFUR – KERAUDY et PLOUMILLIAU

PLUFUR : nom constitué de Plou = paroisse et Fur = sage ; paroisse du sage.



Eglise Saint Florent : saint très rare en Bretagne (Plufur et Lambézéllec 29).

Inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1983.

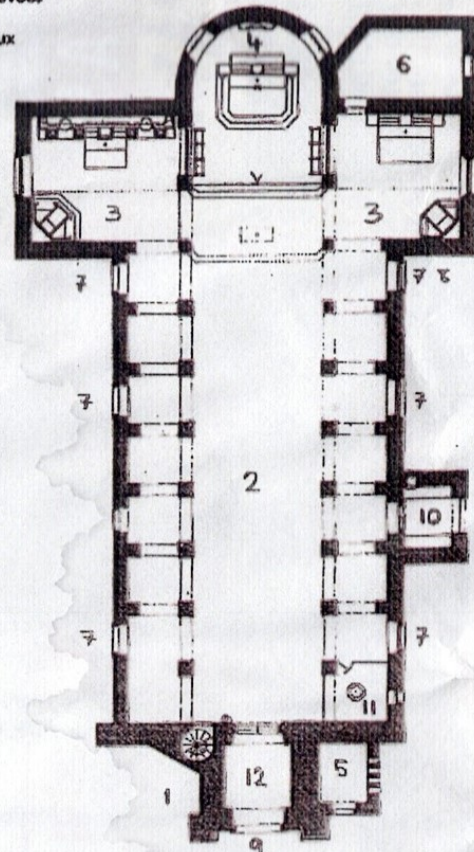
L'architecture hétérogène (composée d'éléments de nature différente) de l'église de Plufur témoigne de son histoire multiséculaire :

- un édifice primitif dont l'histoire nous est inconnu,

- un édifice, construit vraisemblablement par les Beaumanoir, datant du tout début du 16^e siècle : l'escalier en vis hors œuvre du clocher semble en effet être un remploi ainsi que la porte intérieure ouest, la porte menant à l'escalier en vis du clocher et le couronnement de la flèche ;

Plan de l'église

- 1 – Clocher porche carré
- 2 – Nef avec bas cotés huit travées
- 3 – Transept à croisillons égaux
- 4 – Chevet en abside
- 5 – Ossuaire
- 6 – Sacristie
- 7 – Fenêtres des lucarnes
- 8 – Baie sud 1763
- 9 – Portail clocher 1772
- 10 – Façade porche sud 1776
- 11 – Fonds baptismaux
- 12 – Nertex



- le transept nord est daté de "1675" : il s'agit vraisemblablement d'une restauration ;
- en 1736, l'église est jugée "presque ruinée" ;
- la reconstruction entre les années 1763 - 1776 par Félix Anfray, ingénieur des Ponts et Chaussées, en remployant des éléments anciens et en retaillant certaines pierres de taille (visibles dans les collatéraux) ;
- des ajouts au 19e siècle : l'ossuaire et la sacristie ;

De nombreuses dates portées nous éclairent sur la chronologie des travaux :

1504 : la sablière nord (disparue) située à l'extrémité de la nef, dans le chœur, portait l'inscription "L'AN mil CCCCC IIII fet p. V. B.". Le second élément - toujours en place - représente une scène de chasse ;

1675 : transept nord ;

1763 : élévation sud ;

1764-1765 : élévation nord, porte ;

1766 : retable de la chapelle sud ;

1767 ; 1774 : piliers de la nef accompagnée d'une inscription : "F.PAR. L. LE [caché] 1767" ;

1769 : transept sud ;

1776 : façade du porche sud ;

1772 : clocher (les travaux ont été adjugés le 10 mai à Yves Le Bras). Sur le clocher, on retrouve également les armoiries de la famille Le Peletier de Rosanbo associés à la famille de Lelong de Keranroux ;

1842 : restauration du transept nord et date du tableau central du retable nord.

Importante rénovation engagée en 1989 et achevée en 2011 et rendu au culte le 13 mai 2012.



Famille Le Peletier de Rosanbo :

D'azur à la croix pattée d'argent chargée en cœur d'un chevron de gueules et en pointe d'une rose boutonnée d'or le chevron accosté de deux molettes

d'éperon de sable sur la traverse de la croix

Famille de Le Long de Keranroux : D'argent à trois chevrons de sable



La tour carrée nord est flanquée d'une tour circulaire où se trouve l'escalier qui mène aux cloches et à la plateforme où est posée la flèche. Cette tour circulaire est la copie conforme de la tour qui est située au sud du clocher-mur de la chapelle Saint Nicolas de Plufur (premier édifice de l'atelier Beaumanoir).

Pénétrons à l'intérieur :



Par le porche sud : construit en 1776, possède à gauche, un blochet supportant la lierne (nervure d'une voûte) sculpté représentant un personnage dans une position plus bizarre au visage à la mine patibulaire qui semble scruter les personnes qui pénètrent dans l'église.



Est-ce le diable ? A droite, le personnage tire la langue ; le second personnage, de sa bouche sort deux sarments de vigne, on le dénomme personnage à langue bifide : trop parler incite au péché, car la mort et la vie sont au pouvoir de la langue". Ce sont les initiés accueillant les profanes au seuil de la porte de la maison de Dieu, qui sépare le monde religieux du monde profane.

Les autres supports sont des feuilles d'acanthé.



Les fonts baptismaux : en granite sont datables de la fin du 15^e siècle ou du début du 16^e siècle. Ils sont ornés des armoiries de la famille Le Long de Keranroux soutenus par un angelot sculptées sur le support du réceptacle de l'eau du baptême que verse le prêtre sur le crane du baptisé. En dessous, la statue semble représenter une Vierge à l'enfant. Sur la cuve baptismale, des têtes de



personnages alternent avec des feuilles de vigne.

Au nord au fond de l'église, **un catafalque** noir : servait à poser le cercueil du défunt dans la croisée des transepts lors de la messe des funérailles, recouvert par un drap noir. Deux faux croisées sont représentées sur les flancs du catafalque, symbole de l'iconographie funéraire en Bretagne. Outil agricole, devient aussi l'instrument de la fin de la vie, rappelant que la mort « fauche » tous les êtres humains, sans distinction. Ce symbole est donc à la fois une allégorie de la mortalité et une invitation à la réflexion spirituelle.



Chemin de croix : à partir du 15^{ème} siècle, pour les fidèles qui ne pouvaient pas aller à Jérusalem, les franciscains firent des représentations des épisodes de la Passion du Christ pour que l'on puisse méditer les souffrances vécues par Jésus en sacrifice offert par amour pour les hommes et pour le salut du monde. Au 17^{ème} siècle le nombre de stations fut fixé à quatorze ; puis en 1958, à l'occasion du centenaire des apparitions de la Vierge à Lourdes, une quinzième station a été ajoutée : avec Marie dans l'Espérance de la Résurrection du Christ.



Ce chemin de croix est l'œuvre d'un artiste normand : Jacques Bacheley.

Le lambris de la nef : deux modèles d'arabesques s'alternent.



Sablières : deux morceaux subsistent des anciennes sablières dans le chœur.

L'une représente
une scène de
chasse



L'autre porte l'inscription l'an 1504 fet p. V.B.



Transept nord :

Un remarquable retable en granite (fin 15e siècle - début 16e siècle) - à l'origine situé en arrière de la table d'autel - : long de 2,5 mètres environ, ce bas-relief semble représenter **la Nativité** (à droite, la Sainte Vierge avec l'enfant) et **la Résurrection** (à gauche, le Christ, couronné d'épines, apparaît de face sortant d'un sarcophage). De part et d'autre agenouillés, le seigneur et sa femme. La partie centrale du retable - située à l'origine dans l'abside, a été mutilée au 17e siècle pour donner plus de place à un tabernacle en bois.



Transept sud :

Retable du Rosaire :



Retable du Rosaire du 17^e siècle portant les armoiries des familles de Quélen et de Coskaer [Cosquer], armes d'Yves de Quélen et de Julienne du Coskaer.

Statues en bois de saint Dominique, sainte Catherine de Sienne et au centre la Vierge et son enfant . Le tableau central de Loyer Aîné, peintre à Etables, est daté 1842 : il représente le clocher et le presbytère de Plufur avec en arrière plan, la mer et des navires.

Le petit chien tenant une torche allumée dans sa gueule au pied de saint Dominique sur le retable du Rosaire est un symbole lié à un rêve que la mère de saint Dominique aurait eu pendant sa grossesse : elle aurait vu un chien portant une torche enflammée, embrasant le monde entier. Ce symbole représente la mission de saint Dominique et des Dominicains, souvent appelés « les chiens du Seigneur » (*Domini canes*), de répandre la lumière de la foi et de combattre les hérétiques par la prédication. La torche symbolise donc la parole enflammée et l'ardeur à évangéliser.

Coiffant la Vierge et l'enfant Jésus remettant le chapelet à Dominique et Catherine de Sienne : quinze médaillons relatant les trois mystères : joyeux, douloureux et glorieux.



A gauche du retable : deux statues, sur la crédence Saint Yves habillé en prêtre ; au dessus : Sainte Marguerite.

Transept sud :

Retable daté de 1766. Il est orné par deux médaillons représentant chacun saint Pierre (avec les 2 clés), et saint Paul (avec l'épée, instrument de son supplice) ; statues de saint Florent et Vierge à l'enfant.



- Le tableau central : **l'Education de la Vierge** représenter Sainte Anne apprenant à lire à la sa fille Marie, derrière son mari Joachim. Drapée dans son traditionnel manteau bleu. Elle est attentive, un livre ouvert sur les genoux. .
- Ste Anne guide la lecture de sa fille et lui enseigne les Écritures.
- L'homme en arrière-plan (à gauche) : C'est Saint Joachim, le père de Marie, qui assiste discrètement à la scène, souvent représenté un peu en retrait.
- Les angelots (en haut) : Ils survolent la scène sacrée en tenant une couronne de fleurs (ou une guirlande) au-dessus

d'elles, symbolisant la pureté et la destinée divine de la jeune Marie.

- **Statue de Saint Florent** : Ses mains, gantées de sombre, tiennent attributs ecclésiastiques : sa main droite tient une crosse (dont la partie supérieure semble brisée), tandis que sa main gauche maintient fermement un livre fermé doté d'une tranche ou d'une couverture rouge (probablement les Saintes Écritures).: Il porte :
 - Il porte sur la tête la mitre épiscopale de couleur dorée, symbole de charge d'évêque.
 - Une chasuble : Par-dessus ses autres vêtements, il porte une chasuble de couleur dorée brillante qui drape le haut de son corps. L'intérieur du tissu ou la doublure visible sur les côtés est de couleur rouge/pourpre.
 - Une aube : Sous la chasuble dorée, on aperçoit une aube blanche plissée qui descend jusqu'au niveau des chevilles.
 - Une soutane : Tout en bas de la statue, une jupe ou soutane de couleur sombre (noire) dépasse de l'aube blanche et recouvre ses pieds.



des

sa



Saint Nicolas et Sainte Anne trinitaire : œuvre de Lucien Prigent sculptée en 1937. Il est né en 1937 à



Trémel. Son père était charron, sa famille nombreuse. A 14 ans il va de ferme en ferme sculpter les meubles du patrimoine familial, puis il va travailler à Paris dans un hôpital. Le soir, il suit des cours de sculpture à l'Ecole Boule. Lucien Prigent participe à de nombreuses expositions et commence à collectionner des prix, dont la médaille d'argent de la ville de Paris en 1981.

Touché par un drame familial, Lucien Prigent revient au pays, à Plouégat-Moysan, en 1984.

Lucien abandonne le figuratif pour l'abstrait. Il participe au premier Salon régional de la Sculpture contemporaine de Landivisiau dont il reste un fidèle partenaire.

En 1992, alors qu'il est considéré comme « un des chefs de file de la sculpture contemporaine bretonne », il meurt à 55 ans, en pleine force de l'âge, d'une crise cardiaque.

Statue bois polychrome 17^e siècle de Saint Isidore : il est né à Madrid en Espagne. Dans une famille pauvre il ne peut pas étudier mais ses parents lui apprennent à aimer Dieu et à prier. Dès son adolescence il est placé chez le seigneur Vargas, un riche paysan, pour les travaux de la terre. Plus tard Isidore épousa Maria Toribia et ils eurent un fils. Malencontreusement l'enfant tomba un jour dans un puits. La ferveur des prières de ses parents amenèrent un miracle, l'eau monta dans le puits jusqu'à ce que l'enfant surnageant puisse être repêché sain et sauf. Un jour, suspectant qu'Isidore passait plus de temps à la prière qu'au travail de labourage, son maître vint le surveiller. Il vit alors l'attelage de bœufs tirer la charrue comme conduits par des anges. Dès ce moment le seigneur Vargas eut une complète confiance en son employé et celui-ci multiplia les miracles pour lui dont la guérison de sa fille, le jaillissement d'une source,... La générosité d'Isidore fut vite connue et les pauvres le suivaient, par miracle les plats se remplissaient pour rassasier ceux qui l'avaient suivi. Isidore meurt en 1170, il est canonisé par le pape Grégoire XV le 12 mars 1622. Patron de la ville de Madrid et des laboureurs.



Monuments aux morts



Il est original, dans le sens où un grand nombre de poilus ont leur photo en médaillon ; 84 noms sont inscrits. Ce qui confirme bien que cette petite commune a payé un lourd tribut lors de cette première guerre mondiale.

Dans le cimetière :

L'ossuaire d'attache : toujours situé au sud et à l'ouest. Depuis la moitié du 18^{ème} siècle, n'est plus en « activité ». s



La chapelle Saint Yves : vient d'être restaurée, mais ne possède plus de statuaire.



CHAPELLE SAINT NICOLAS



Chapelle isolée au fond d'un vallon du Yar (fleuve côtier d'une vingtaine de kilomètres de long qui rejoint la Manche au niveau de Plestin-les-Grèves), est construite à la demande de Jehan de Plusquellec. C'est l'une des premières réalisations de l'atelier Beaumanoir de Morlaix, de style ogival flamboyant. Le chevet à noues multiples et le clocher-mur sont les éléments caractéristiques de sa manière qui fait école en Bretagne au 16^{ème} et 17^{ème} siècle. La technique du clocher-mur permet, à une époque où la hauteur du clocher matérialise la puissance de la paroisse, d'ériger celui-ci bien au dessus du toit. CI MH du 11 mars 1911.

Le petit édifice appuyé sur le mur sud couvert d'un toit en bâtière est la sacristie. La pierre sur la droite est un petit menhir !

Elle a été construite en 1499 pour Jehan de Plusquellec, seigneur de Bruillac en Plounérin par Philippe Beaumanoir agissant en qualité de "maître ouvrier en pierre". Jehan de Plusquellec serait l'auteur du devis. Élevée en pierre de taille de granite gris provenant sans doute des carrières de Bruillac à Plounérin (carrières qui appartenaient à Jehan de Plusquellec), la chapelle affecte un plan classique en croix latine. Sur l'élévation ouest, on peut déchiffrer une longue inscription lapidaire en lettre gothique. Cette longue inscription lapidaire, en lettre gothique, fait l'objet de nombreuses polémiques des historiens de l'art.

Retenons simplement : Si l'inscription de la chapelle Saint-Nicolas de Plufur fonde l'émergence de l'atelier Beaumanoir, la présence d'un certain Plusquellec ne peut être tenue sous silence. Selon les historiens qui se sont penchés sur le problème, l'inscription semble indiquer que la paternité de l'œuvre est « pour le moins partagée » entre Beaumanoir et Plusquellec (qui pourrait, selon eux, être propriétaire de la carrière de Bruillac, en Plounérin).



L'édifice se caractérise par une architecture novatrice pour l'époque :

- **à l'ouest**, un haut clocher-mur (haut de 26,10 m) à contreforts surmonté d'une plate-forme bordée d'une balustrade (disparue) ; trois chambres de cloche (sur deux niveaux) surmontées d'une haute flèche octogonale (qui a perdu sa croix et sa girouette). La tour est flanquée au sud d'une tourelle d'escalier hors-œuvre qui monte jusqu'au niveau de la plate-forme : elle se termine par un lanternon coiffé d'un toit en pyramide hexagonale. Un mur pignon avec de part et d'autre des contreforts qui donnent l'aspect d'une poutre en " I " jusqu'à la plate-forme du beffroi. Ce type de construction est de bonne stabilité et permet d'ériger



ce mur beaucoup plus haut que
allure plus élancée

- à l'est, un chevet polygonal
chevet à noues multiples) à trois
sont couronnés d'un pignon
(fronton triangulaire ou gâble)
ouvragé. Rompant avec le
du chevet plat, cette solution permet d'accentuer verticalement le
sanctuaire tout en faisant rentrer plus de lumière dans le chœur.

Les pignons élèvent un haut gable au-dessus de chaque fenêtre,
ce qui est une nouveauté en Bretagne :

Les arêtes de la flèche, ainsi que les gables des croisillons et du
chevet sont ornées de crochets.



le faîtage de l'édifice ce qui donne au clocher une

(ou
pans
élancé

modèle



La porte ouest est ornée d'une accolade
gothique sommée d'un joli fleuron (ou choux
frisé).



Les fenêtres n'ont d'autre décoration que les

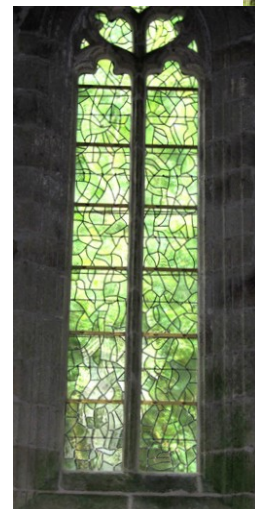
moultures de leur ébrasement, et

leur remplage



Abside

Vitrail d'Hubert de Sainte Marie



Nef regardant la porte ouest



Les deux autels latéraux sur lesquels figuraient les armes de familles nobles, peut être victime de la terreur héraldique de 1793 ?



La chapelle n'a jamais été remaniée depuis sa construction. Néanmoins elle a subi plusieurs restaurations, notamment en 1914, dans les années 1960-1970, et en 1999 pour la consolidation du clocher.

En 2010, de nouvelles portes et des vitraux, conçus d'après des croquis d'Hubert de Sainte-Marie (Quintin), furent installés. Malgré ces interventions, l'édifice a conservé son authenticité, avec des éléments comme les gargouilles décoratives, les chimères, typiques du style Beaumanoir.

Vandalisée à plusieurs reprises dans les années 1960, l'édifice est aujourd'hui vide de tout mobilier.

Le pardon annuel, célébré le dimanche proche du 15 août, et pour son rôle de prototype du style Beaumanoir, qui influença des édifices jusqu'au 18e siècle. La chapelle de Saint Nicolas de Plufur peut être considérée comme le prototype abouti du savoir faire des Beaumanoir. : "Les Beaumanoir" une dynastie de maîtres d'œuvre au temps de la duchesse Anne.

EGLISE DE KERAUDY en Ploumilliau



Jadis chapelle Saint-Jean de Keraudy ou « le temple de Saint-Jean » sous le vocable de Saint Jean Baptiste, ancien membre de la commanderie de Pont-Melvez en Ploumilliau. Puis église tréviale et enfin érigée en église paroissiale par décret du 25 février 1851 sous le vocable de Notre Dame. Classée Monument Historique le 16 janvier 1935



Aujourd'hui, l'église de Notre Dame construite aux environs de 1535, La façade ouest (occidentale) a été fortement remaniée comme en témoigne la reprise de la maçonnerie du mur pignon, tandis que la façade

nord (septentrionale) a été reconstruite presque entièrement ainsi que la nef, au 19^{ème} siècle. Le pignon ouest est sommé d'un clocher de type trégorrois (clocher à chambres de cloches) surmonté d'un petit dôme sur lequel est fichée la croix et le paratonnerre.

L'église dépendait primitivement de la commanderie de Pont-Melvez, puis au 16^{ème} siècle, elle passe sous la juridiction de la commanderie de La Feuillée. En 1653 selon un procès verbal, le commandeur René de Saint-Offange de la commanderie de la Feuillée de 1612 à 1641, échange l'église tréviale contre 16 boisseaux de froment au seigneur de Lanascot. À partir de cette date, l'édifice sort de la juridiction de la commanderie de La Feuillée et les prééminences appartiennent aux Quemper de Lanascot (Allain DE QUEMPER, 3^{ème} du nom, seigneur châtelain de la châtellenie de Lanascot, la Lande, en Ploumilliau).

Cette noblesse locale, notamment Yves de Kerbuzic et Marie de Goesbriand (mariés en 1530), marqua l'édifice de ses armes, visibles sur la clé de voûte du porche.

Le porche à étage, à usage de secrétairerie, desservi par un escalier en vis en maçonnerie enfermé dans une tour circulaire hors-œuvre dans l'angle. . Le faîte du toit du porche est plus élevé que le faîte du toit de la nef. La sacristie en le porche sud et le transept sud.



Le couvrement du porche sud est formé par une voûte sur croisée d'ogives, dont la clé de voûte sont sculptées les armes mi-part ;

- en un, *fretté, un anneaulet en chef*
- en deux, fascé, c'est le blason d'Yves de Kerbuzic et de Marie de Goesbriand, mariés en 1530, soit, *de sable, fretté d'or, un anneaulet de même en chef* (de Kerbuzic), *d'azur à la fasce d'or* (de Goesbriand).

La croisée d'ogives retombant sur des culots sculptés d'anges portant phylactère.



Porte sud : quatre panneaux sculptés.

A gauche : Vierge à l'enfant et Saint Jean Baptiste.

A droite : Sainte Barbe et Saint Yves.

Les quatre panneaux supérieurs ont été buchés. Par les Révolutionnaires de 1793 ?

Représentation des différentes pierres de crossette sur cet édifice. Il est difficile de définir ces animaux représentés souvent la gueule ouverte, tirant la langue, semblant vociférer. Ils sont censés faire peur , on dit qu'ils revêtent une fonction apotropaïque (protecteurs) ; ils sont tellement effrayants que le diable (le mal) renonce à entrer dans cette enceinte sacrée !



La sépulture de **Louis Marie Emmanuel Vicomte de Quemper de Lanascol + en Paix le 3 mars 1890** est située à proximité du porche sud. Taillée dans du kersanton (qui n'est pas un granite, composé de feldspath, mica mais pas quartz), elle se compose d'une croix sur socle et soubassement ornée de vigne. Cette croix est précédée d'une tombe ornée d'arcatures trilobées, armories : « *d'argent au léopard, de sable, accompagné en chef de trois*



coquilles rangées de même » et de la devise : « *En bon repos* » de la famille Quemper de Lanascol.



Monument funéraire exécuté par l'atelier Hernot fils de Lannion.

La pierre tombale est sculptée de pampres de vigne en forme de feston. « *Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. [...] Demeurons en moi, comme je demeure en vous. De même que le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne pouvez non plus porter du fruit, si vous ne demeurez en moi.* » (**Jean 15, 1-5**)

Le Christ est la **vigne** (le cep), et les **croyants** sont les **sarments** (les branches).

L'église Notre-Dame de Keraudy dédiée à l'origine à Saint Jean fut fondée à l'origine par les Chevaliers-Hospitaliers de St. Jean de Jérusalem, ordre créé en 1113, en Palestine, pour desservir et défendre un hôpital de Jérusalem placé sous le vocable de saint



Jean-Baptiste. Keraudy dépendait de la commanderie de Pont-Melvez et disposait **d'une maison hôpital dont les bâtiments existent toujours** où les moines suivaient les règles de leur ordre et distribuaient l'aumône trois fois par semaine.

EGLISE SAINT MILLIAU en PLOUMILLIAU



1. Les origines médiévales (VI^e – XIII^e siècle) La toute première fondation remonte au VI^e siècle par Saint Milliau lui-même (un prince de Domnonée devenu martyr). Ce premier édifice en bois ou en pierres simples a été restructuré et restauré plusieurs fois au Moyen Âge, notamment aux 12^e et 13^e siècles.

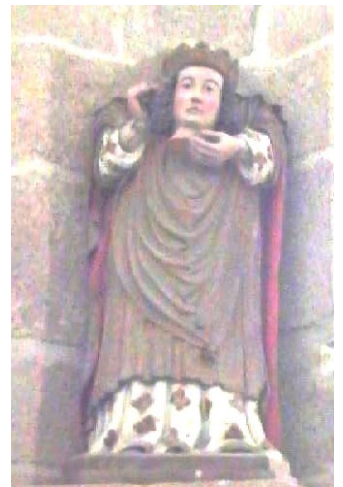
Domnonée : pour faire simple, c'était le grand territoire politique et culturel qui gérait le nord de la péninsule bretonne à l'époque des premiers rois et des saints fondateurs bretons. Entre le V^e et le X^e siècle. Elle s'étendait sur toute la côte nord de la Bretagne, en gros du Finistère-Nord jusqu'à l'Ille-et-Vilaine.

2. L'âge d'or du gothique et l'atelier Beaumanoir (Fin du XV^e siècle) C'est à cette période que l'église prend sa stature monumentale. Elle est entièrement rebâtie dans le style gothique flamboyant. Cette reconstruction est attribuée au célèbre atelier de Philippe Beaumanoir, un maître d'œuvre de Morlaix qui a profondément marqué l'architecture religieuse de la région. C'est à lui que l'on doit l'élément le plus spectaculaire visible à l'extérieur : le clocher-mur (de type Beaumanoir). Il s'agit d'un pignon fortifié, soutenu par de puissants contreforts, surmonté d'une plateforme à balustrade d'où s'élance une flèche octogonale ajourée montant à 32 mètres de hauteur, flanquée d'une tourelle d'escalier pour y accéder.

L'architecture Beaumanoir qu'on retrouve dans tout le Trégor, s'impose par sa pureté, son classicisme

3. Les transformations modernes (XIXe siècle) Très endommagée pendant la guerre des Liges en 1590. Mais après l'édit de Nantes signé par Henri IV en 1598, la reconstruction de l'église est entreprise sous la direction du maître d'œuvre Lahaye et le maître-peintre Jean Morvan entre 1602 et 1608, dans le style Renaissance. La politique de déchristianisation pendant la Révolution entraîne des dégradations et la destruction des symboles nobiliaires et religieux (la précieuse orfèvrerie est décimée, 23 statues sont détruites). L'église connaît une dernière grande métamorphose sous l'impulsion de l'abbé Yves-Marie-Victor Villiers de L'Isle-Adam (recteur de la paroisse de 1864 à 1889 et oncle de l'écrivain Auguste Mathias Villiers de l'Isle Adam). En 1868, il décide de prolonger le chœur de près de 6 mètres. Cet agrandissement modifie la structure au sol pour lui donner sa forme définitive en croix latine.

Qui est Miliou ? Le saint de ce nom était le fils de Budic, roi de la Domnonée, laquelle comprenait les diocèses de Quimper, de Léon et de Tréguier. Après la mort de Théodoric, son frère aîné, Miliou monta sur le trône et se fit remarquer par sa piété et par sa grande douceur. Le plus jeune de ses frères, Rivod, dévoré d'ambition et jaloux comme Caïn, attira Miliou dans un piège et lui trancha la tête. Des miracles ayant attesté la sainteté de Miliou, il a été mis au nombre des martyrs. Il représenté, ici, portant sa tête dans ses mains que l'on nomme un saint « céphalophore ». Il est l'un des multiples défricheurs de l'Armorique.



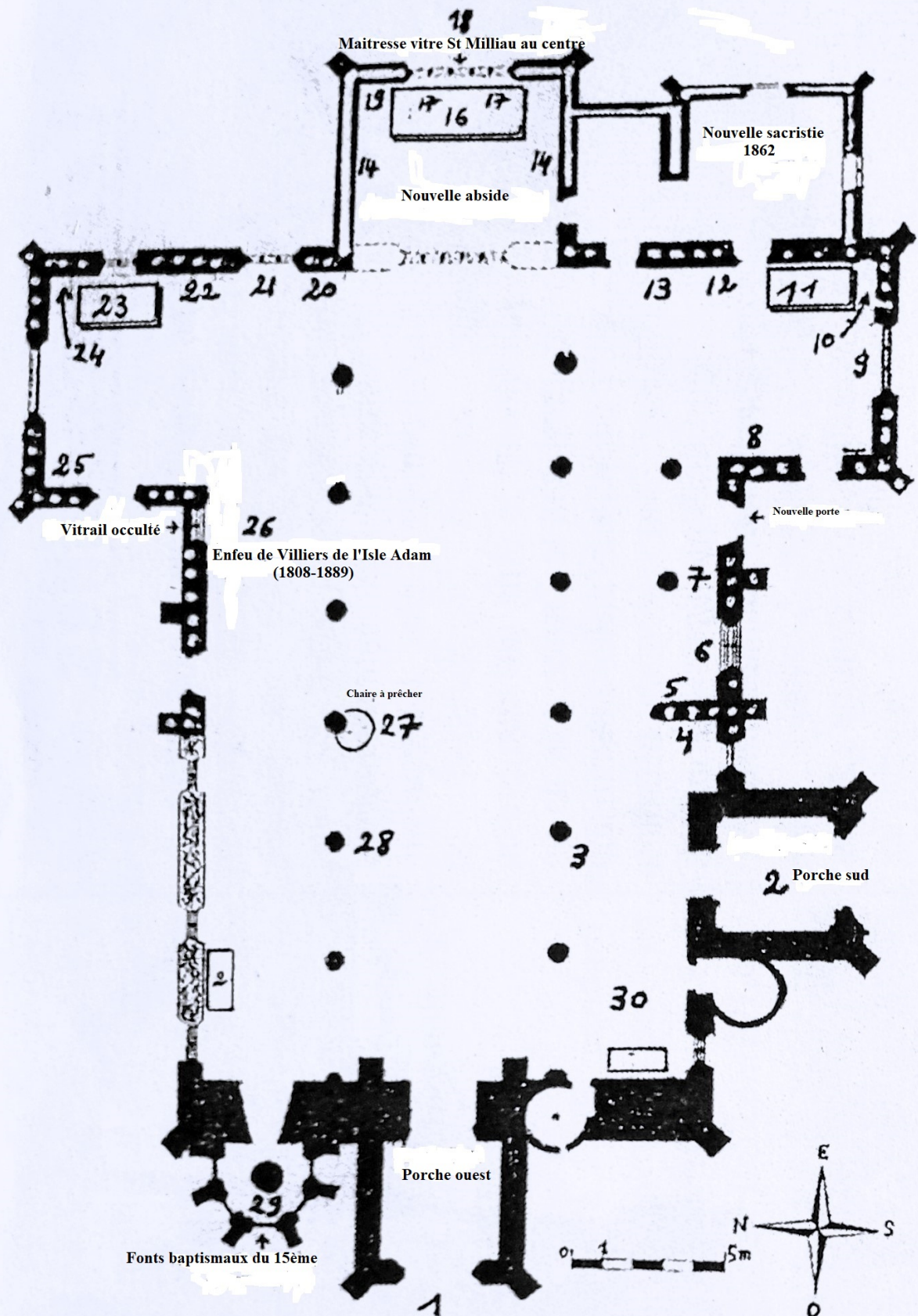
Porche ouest



Porche sud

Le porche sud, de style gothique du XIV^{ème} siècle, les voussures ogivales sont ornées d'une vigne avec feuilles et grappes, les arcs en accolade sont sommés d'un fleuron (ou choux frisé) A gauche, avant d'entrée, un bénitier qui permettait aux fidèles de se signer avant d'entrer dans la nef.

A l'intérieur : douze niches (six de chaque côté), chacune surmontée d'une coquille, le tout en granit, ont abrité jusqu'en 1793, les statues des douze apôtres. Un plafond en granit aux nervures ogivales soutient le plancher de la chambre des Archives, éclairée d'un côté par une fenêtre ogivale et au midi par une fenêtre quadrangulaire grillagée. On accède à cette chambre par un escalier tournant renfermé dans une élégante tourelle gothique ajourée et recouverte d'une pyramide octogonale d'un très bel effet.



Plan légendé de l'église St. Milliau.

1. Porche ouest, en avant du clocher-mur caractéristique de l'atelier Beaumanoir (XVème siècle)
2. Porche du midi surmonté de l'ancienne secrétairerie. Les piédestaux supportaient les statues des apôtres. Un bénitier communique avec la nef. La statue de Milliau décapité orne la niche au-dessus de la porte.
3. Pilier cylindrique portant la date 1608. (1ère restauration).
4. Statue de St. Eloi, protecteur des orfèvres et des chevaux.
5. Ste. Marthe, patronne des hôteliers et des lavandières.
6. Pietà du XVIème siècle.
7. Notre-Dame de Grâces, statue la plus ancienne (XIIIème siècle)
8. L'Ankou, XVIIème siècle.
9. Vitrail (1898) représentant St. Joseph, St. Cado, St. Vincent Ferrier.
10. Pierre tombale d'un chevalier du Xème (?) siècle.
11. Autel moderne.
12. St. Joseph.
13. La Vierge.
14. Panneaux polychromes de l'ancien jubé qui séparait le chœur de la nef.
15. St. Yves, patron des avocats.
16. Maître-autel dont la façade monolithique est décorée d'arcatures.
17. Retable baroque du XVIIème siècle, restauré en 1995.
18. Maîtresse-vitre avec St. Milliau au centre.
19. Niche Renaissance, ancien reliquaire; au-dessus, statue de St. Milliau.
20. St. Isidore, patron des laboureurs.
21. Vitrail de la "Sainte de Famille".
22. Crucifix du XVème siècle et statue de Ste Anne et de la Vierge.
23. Autel avec panneaux de bois sculptés représentant des apôtres (XIIème siècle ?).
24. Le Sacré-Coeur.
25. Jeanne d'Arc.
26. Enfeu de Villiers de l'Isle Adam (1808-1889).
27. Chaire à prêcher (XVIIème s.); sur la cuve, les quatre Evangélistes: Jean (l'aigle), Matthieu (l'ange), Marc (le lion), Luc (le boeuf).
28. Pilier octogonal Beaumanoir.
29. Fonts baptismaux du XVème siècle.
30. Bas-côté Beaumanoir. Au plafond, sablières décorées d'animaux fantastiques et entrails portant aux extrémités des engoulants.



Murs de l'église primitive.



Construction Beaumanoir en style gothique (fin XVème siècle).



Restauration Renaissance (début XVIIème siècle).



Agrandissement par Villiers de l'Isle Adam (fin XIXème siècle).



Baptistère (début du XXème siècle).

L'enclos paroissial remarquable, mais en 1955 le placître fut malheureusement arasé



Notre Dame de Grâces

Vierge à l'enfant : statue très ancienne, du 13^{ème} siècle



Saint Yves



Statue de l'ANKOU : la Mort, squelette armé d'un faux, 17^{ème} siècle, que l'on mettait autrefois, avec une autre statue semblable, de chaque côté du catafalque. L'Ankou de Ploumilliau est peut-être le dernier exemplaire qui subsiste aujourd'hui, il est l'emblème de la commune. . (Classé Monument Historique en 1921),

Cette statue en bois, qui mesure 1 m de haut, est une pièce unique : avec l'Ankou du musée des Jacobins de Morlaix, celui-ci reste la plus vieille représentation de la mort en Bretagne.

Il tient ici sa faux dans une main, une bêche dans l'autre, en bon ouvrier de la mort... Les gens venaient nombreux, lui porter des offrandes et le prier. On l'appelle d'ailleurs à *Ploumilliau Erwanig Plouillio*, (« petit Yves de Ploumilliau. ») La mort ne fait pas peur, elle a un nom, un visage ! Elle devient presque familière... Un qui

paraît familier de l'Ankou et de ses légendes, c'est bien Anatole Le Braz, qui a passé une partie de son enfance à Ploumilliau. Il écrit dans sa *Légende de la mort*, chapitre 2 : « On peut voir dans l'église de Ploumilliau une curieuse représentation. C'est une statuette, en bois jadis peinturluré, mais que le temps a recouvert d'une épaisse couche de poussière. Elle rappelle à certains égards les écorchés qui ornent bizarrement la plupart des cabinets d'histoire naturelle, mais le ventre se creuse en un trou béant. Cet Ankou a été la terreur de mon enfance. Son voisinage troublait toujours mes jeunes prières. Il me souvient d'avoir vu de vieilles femmes s'agenouiller devant lui. On l'a surnommé dans le pays *Ervoanik Plouillo*, Yves de Ploumilliau (avec le diminutif ironique). On ne vient jamais à Ploumilliau sans lui faire visite ».

En franchissant le portail ouest l'on découvre dans toute sa grandeur, la perspective qu'offre la nef. Elle comprend 7 travées asymétriques, rythmées par des piliers octogonaux (les plus anciens) et cylindriques. Dans la 1^{ère} travée du bas-côté sud, la voûte originelle de Beaumanoir subsiste

Les sablières sont décorées d'animaux fantastiques et les extrémités des tirants figurent des engoulants aux têtes monstrueuses.

Le regard est conduit vers l'autel, le retable baroque, bleu et doré (du XVII^{ème} siècle, restauré en 1995) et la maîtresse-vitre où St Milliau au centre, St Mélar, St Jean, St Yves et St Pierre s'inscrivent dans 5 lancettes aux vitraux rouges et or





13 panneaux en bois polychromes sculptés provenant d'un jubé disparu racontent la Passion du Christ de la Cène à la Résurrection. Datés du 17^{ème} siècle



Piéta du 16^{ème} siècle

Enfeu de l'abbé
Villiers de l'Isle
Adam (1808-1889)

Plaque funéraire de
l'abbé Derrien

Au dessus, statue de
**St Jérôme (docteur
de l'Eglise** par le
pape Boniface VIII
en 1298)





Chemin de croix acquis en 1863 constitué de 14 tableaux



St Pierre



St Isidore



Fontaine de Tronkelaine : sur la place de l'église. Réalisée en 1990 par Morley Troman (26 février 1918 à Wednesbury - 14 mai 2000 à Lannion) sculpteur et producteur franco-anglais) en s'inspirant d'un conte breton que François Luzel avait recueilli à Pluzunet en 1888 au près de Marc'harit Fulup.

En 2005, François Hameury a conçu un socle en laiton qui s'épanouit en corolle, sur laquelle a pris place la statue de la Tronkelaine.

Cette fontaine rappelle selon Morley Troman, que « **l'eau est la plus grande richesse de la vie terrestre** ».

ROLLAND Jean Paul, juin 2026

Remerciements à Nicole le Cudennec pour tous ses commentaires et ses démarches auprès des municipalités pour l'obtention des clés des édifices visités.

.